

# Culture musulmane en Égypte

PAR CHRISTIAN LOCHON, DIRECTEUR HONORAIRE DES ÉTUDES ET DE LA RECHERCHE AU CENTRE DES HAUTES ÉTUDES SUR L'AFRIQUE ET L'ASIE MODERNES

Au risque de surprendre, compte tenu des craintes développées ces jours autour des voyages en Orient, il nous a semblé que ce sujet, lié à tant de données fondamentales, arrivait on ne peut plus à propos... Parce qu'il n'est pas de mauvais moment en matière de Savoir et qu'exorciser, non pas les peurs qui appartiennent à chacun mais les pièges de la méconnaissance, nous a toujours tenu lieu de morale.

Voici donc l'égypte musulmane, enracinée quant à l'histoire dans les temps médiévaux et telle qu'on la découvre en arrivant au Caire, fusse pour une croisière pharaonique ! Christian Lochon, qui est un si grand érudit en matière de cultures orientales et un si fin connaisseur du monde arabe, avait souhaité traiter exhaustivement son thème : histoire des faits, des lieux, du rapprochement France-égypte et, ancré dans les réalités d'aujourd'hui, aspects de la culture musulmane nationale. Une étude qui n'aurait pas tenu dans un seul journal.

Nous en publions aujourd'hui la première partie dont l'un des volets se traduit par une passionnante visite guidée du Caire islamique, comme seul un spécialiste sait la conduire. Le prochain numéro vous apportera la suite... En souhaitant que ce document de fond complète utilement votre vision de l'égypte.

## Première partie : éléments historiques de la période musulmane

L'Égypte est connue pour sa période antique ; elle est à l'origine de notre civilisation méditerranéenne. Le monothéisme, rappellent certains, est l'œuvre du Pharaon Akhnaton, que reprirent Juifs, Chrétiens et Musulmans au cours des siècles. Cette période nous a été présentée dans ces colonnes, et excellemment, par Isabelle Franco.

La période musulmane doit être également connue, dans ses deux aspects sunnite et chiite ismaélien, que nous n'avons pas cessé de côtoyer.

Comme la presse égyptienne quotidienne donne la date du jour dans ses versions copte, hégirienne et grégorienne, il sera aussi nécessaire de se pencher sur la période copte chrétienne, véritable conservatoire du passé toujours présent dans la culture contemporaine, comme nous essaierons de le montrer.

Après avoir rappelé les éléments historiques de la période musulmane, dont nous pouvons encore contempler les vestiges, notamment au Caire, nous nous attacherons à définir le contenu de l'originale culture musulmane égyptienne et ce « chemin parcouru ensemble » par la France et l'Égypte depuis dix siècles.

Nos contemporains égyptiens aiment à parler de leur pays comme « Oumm Eddounia », la « Mère du Monde » avec un mélange d'appropriation familière et d'admiration. Avec vous, dans cette modeste étude, ou au cours d'un voyage, nous nous concentrerons sur leurs points de repère, leurs motivations, le message qu'ils sont en mesure et en droit de nous confier.

## Les faits

### 1. L'administrations arabe (640-969)

De 332 avant J.-C. à 1952, l'Égypte est dirigée par des non-Égyptiens, musulmans certes à partir de 640, à part l'intermède français de Bonaparte (1798-1801) et l'administration semi-directe britannique (1882-1922).

À l'époque de l'expansion très rapide de l'Islam, le général Amr Ibn El As est bien accueilli par la population copte (monophysite), lassée de l'hégémonie byzantine et qui avait souffert pendant quatre siècles de luttes intraconfessionnelles entre orthodoxes chalcédoniens et non chalcédoniens. La majorité religieuse était marginalisée.

Le conquérant arabe a l'habileté de rétablir le Patriarche copte Benjamin sur son trône d'Alexandrie, et les 70 évêques coptes font accueillir les musulmans en majorité yéménites comme libérateurs. Cette situation va, en un siècle, changer du fait des conversions à l'Islam pour des raisons économiques (afin d'éviter les impôts supplémentaires des non-musulmans), et à partir du XII<sup>e</sup> siècle, les Coptes seront devenus une minorité marginalisée. Les contraintes sociales à leur encontre vont être de plus en plus insupportables ; après l'interdiction par Amr des cloches des églises et l'interdiction des processions dans les espaces publics, viendront le remplacement comme langue de l'administration du copte par l'arabe, l'obligation de porter des vêtements distinctifs noirs ou bleus pour les Chrétiens, jaunes pour les Juifs.

De nombreuses révoltes (722, 731, 770, 829) réprimées très durement vont désormais ponctuer la cohabitation. Amr s'installe à Babylone, qu'il rebaptise Fostat (« Fossatum »), toujours à une certaine distance du Nil à cause des crues annuelles ; il utilise la forteresse perse, devenue romaine et byzantine, la Tour dite de Trajan (130 après J.-C.), mais ses successeurs abbassides, à cause des violences urbaines constantes, vont s'installer au Nord de Fostat dans le faubourg d'Al-Askar.

En 118 ans, le pouvoir abbasside enverra 65 gouverneurs (*walī*), préfiguration de ce qui se fera à l'époque ottomane. En 868, l'un d'entre eux Ahmed Ibn Touloun, d'origine turque, crée sa propre dynastie et déplace la capitale un peu plus au Nord à Alqataï sur la colline de Yachkour. C'est en tout cas dans ces quartiers que l'on dénomme aujourd'hui Vieux Caire, au sud de la capitale actuelle, qu'est la capitale provinciale.

## 2. Dynastie fatimide (969-1161)

L'Institut du Monde Arabe à Paris avait organisé du 28.04 au 30.08.1998 une exposition consacrée aux « Trésors Fatimides du Caire » rappelant l'origine de cette dynastie et ce qu'elle réalise dans un épanouissement culturel et artistique exceptionnel.

Vers 850, un Iranien vivant en Syrie, Obaydallah, se fait passer pour le petit-fils d'Ismail, fils de Jaafar, 6<sup>e</sup> imam chiite. L'Islam particulier « ismaélien » développe une doctrine ésotérique, hermétique, platonicienne mais aussi de libre-pensée acquise par initiations successives. Obaydallah est appelé à Tunis par des propagandistes, et il va créer une dynastie dans une nouvelle capitale Mahdiya.

Ses descendants décident de conquérir l'Égypte plus proche de l'Empire Abbasside concurrent. En 969, le 3<sup>e</sup> calife fatimide Muezzedine Billah se voit livrer l'Égypte et fonde « Le Caire » (*Al Qahira*), du nom de la planète Mars, appelée « la Victorieuse » en arabe, qui, à ce moment-là, montait au firmament d'après les astrologues. Cette ville succède donc, toujours plus vers le nord, aux trois précédentes cités régionales ; elle sera dans un premier temps réservée à la Cour et aux sanctuaires, le peuple demeurant à Fostat.

Le premier ministre fatimide construit l'université d'El Azhar aux 380 colonnes, et où Moezzedine Billah va prêcher dès 972. Le port desservant la nouvelle ville est créé à Maks, à l'ouest d'Ezbekiyeh ; c'est le changement du cours du Nil au XV<sup>e</sup> siècle qui fera préférer Boulaq (1415).

Après le règne d'Al Aziz (975-996), succède son fils Al Hakem, personnalité contestée, de mère chrétienne, mais qui détruit toutes les églises du territoire en 1008 ainsi que celle du Saint Sépulcre, Jérusalem étant sous domination fatimide. Il convient de rappeler que le régime fatimide, comme aujourd'hui le régime alaouite en Syrie) est minoritaire, et qu'à certains moments il utilise des procédés populistes pour rallier l'accord des sunnites.

Néanmoins, à part cette période trouble, pendant laquelle naquit le Druzisme encore pratiqué au Proche-Orient et qui considère Al Hakem comme son fondateur, les minoritaires non-musulmans ne furent pas persécutés.

Le Caire avait une population de 120 000 habitants (Cordoue et Venise : 90 000), et le voyageur-géographe Nasr-i-Khosrow (1075) est stupéfait de l'habitat : « Lorsqu'on regarde de loin la ville de Misr, on croit voir une montagne. Il y a des maisons qui ont quatorze étages, d'autres qui en ont sept. J'ai entendu dire par une personne de confiance qu'un particulier avait fait un jardin sur la terrasse d'une maison à sept étages... Il avait établi une roue hydraulique qui, mise en mouvement par un bœuf, élevait l'eau sur la terrasse où il avait planté des orangers, des bananiers et d'autres arbres fruitiers. Chacune (de ces maisons) peut contenir 350 personnes ». Lorsqu'on visite Le Caire traditionnel aujourd'hui, on le constate également !

Les Fatimides sont connus en Europe pour le luxe de leurs palais ; on retrouve les aiguères de cristal dans les trésors des églises occidentales ; à Saint-Marc de Venise par exemple, celle du calife Al Aziz<sup>1</sup>.

Le voile dit de « Sainte Anne » a été fabriqué à Damiette vers 1095. La culture musulmane ismaélienne mystique, encyclopédique, scientifique sera diffusée à partir de l'institution de Dar Al Ilm (« Maison de la science ») concurrençant l'abbasside Dar Al Hikma (« Maison de la sagesse ») avec un million et demi de manuscrits.

Le premier ministre d'origine arménienne Badr Al Jamali défend son souverain Al Mustansir (1036-1094) et agrandit les murailles du Caire incluant la mosquée Al Hakem, et bâtit les portes de Bab El Foutouh et Bab Nasr au Nord ; son tombeau près de la citadelle symbolise l'art fatimide, qui utilisait pour la décoration les essences les plus rares, cyprès, ébène, teck.

Au XI<sup>e</sup> siècle, les califes fatimides, souvent des enfants, n'ont plus de pouvoir réel. En 1167, l'expédition croisée en Égypte décidera le kurde Saladin à intervenir, devenant le nouveau premier ministre qui détrônera le dernier calife, en 1171, pour rétablir l'orthodoxie sunnite au nom du calife abbasside de Bagdad.

### 3. Dynastie ayyoubide (1171-1250)

C'est surtout la personnalité de son fondateur kurde, Salaheddin, « Saladin », né à Tikrit (en Irak) comme Saddam Hussein, qui règnera sur l'Égypte et la Syrie, qui donnera tout son lustre à cette dynastie, qui prend le nom du père de Saladin, Ayyoub (« Job »), gouverneur de Baalbeck. Le 14<sup>e</sup> calife fatimide, Al Adid, meurt à 21 ans, en 1169, laissant onze fils, lesquels seront emprisonnés à vie à la Citadelle.

La milice fatimide composée de Maghrébins et de Soudanais est démobilisée et renvoyée, remplacée par des Kurdes, dont Karakoch, l'homme de confiance de Saladin. La Citadelle est construite ; le nouveau régime adopte le symbole de l'aigle aux ailes déployées (que reprendra Nasser en 1953), prolonge les remparts de la capitale jusqu'au Nil au nord et au sud (Fostat), et autorise l'ensemble de la population à habiter le quartier d'Al Azhar, qui se trouve d'ailleurs provisoirement inutilisée pour avoir été bâtie, comme la mosquée Al Hakem, par des hérétiques. Plusieurs souqs sont ouverts, le Soukariya, entre Bab Zoueïla et al Azhar, et le Mousky, par un parent portant ce nom de Saladin, sur l'axe qui conduit au Nil (est-ouest).

Saladin va régner jusqu'en 1193, connu pour son caractère chevaleresque<sup>2</sup> dans ses rapports avec les Croisés auxquels il aura repris Jérusalem. Ses successeurs seront de grands constructeurs (les travaux de la Citadelle dureront jusqu'en 1207), mais l'indiscipline de l'armée kurde conduira à créer une nouvelle milice composée d'esclaves achetés (« Mamelouks ») à Constantinople, et d'origine turque ; ils seront logés dans l'île de Rodah, et de ce fait appelés « Bahri » (« Nilotiques »). Après avoir éliminé les derniers Croisés, cette garde prétorienne tuera le dernier sultan ayyoubide pour s'installer au pouvoir.

<sup>1</sup> Au département des Antiquités islamiques du Louvre, on peut voir la vaisselle de cette époque décorée, aux scènes florales ou animalières.

<sup>2</sup> Son médecin privé fut le fameux Maimonide, juif andalou, qui logeait dans le ghetto cairote de Haret Yahoud Karaim, près du Mousky.

#### 4. Régime mamelouk (1250-1517)

Ce régime qualifié « d'enfants perdus » privilégiés va donner pour plusieurs siècles le pouvoir à des mamelouks-esclaves issus de pronunciamientos successifs. En fait, chaque sultan n'est qu'un mamelouk qui a réussi ; on en comptera 53 entre 1250 et 1517. Il s'agit d'une oligarchie militaire qui s'autogénère par immigration constante, car les enfants des mamelouks n'ont pas le droit de le devenir, et descendent dans l'échelle sociale.

Au sommet 24 grands Amirs qui constituent leurs milices en achetant, souvent à Venise, des esclaves tatars (les plus chers), circassiens, grecs ou slaves. Ils se partagent les pouvoirs provinciaux ou gouvernementaux, cherchant à se hisser au niveau du sultanat.

De 1250 à 1382, les Mamelouks « Nilotiques », et d'origine Kipchak (tribus turques entre l'Oural et la Caspienne), restent disciplinés et célibataires pendant leur carrière ; animés d'un esprit de corps, renforcé au niveau des camarades de promotion ; ils n'ont pas le droit de communiquer avec la population et ne prennent leurs ordres que du sultan au pouvoir.

À la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on ne trouvait plus d'esclaves turcs, et les Circassiens les remplacèrent. Le roman de Gamal Ghitani « Alzaini Barakat » (1974), inspiré du « Journal d'un bourgeois du Caire » d'Ibn Iyas, qui vécut cette période, a été traduit en français ; il montre bien la complexité des tensions entre Mamelouks concurrents, leur mépris de la population égyptienne et leur rapacité, en même temps que les ravages de la peste, qui réapparaissait tous les 5 ou 7 ans.

Les Mamelouks circassiens furent installés dans la Citadelle, d'où leur nom de « Borji » ; la discipline se relâche, les miliciens se marient, vivent avec leur famille.

La Citadelle sera une vraie ville de 15 000 habitants, dont 12 000 Mamelouks, disposant d'énormes cuisines et d'écuries capables de contenir 4 000 chevaux. Lorsque les Ottomans auront vaincu les Mamelouks, leurs troupes feront de même, isolées de la population dans cette immense forteresse qui domine la ville.

Parmi les sultans qui ont laissé des traces de leur règne, Baïbars El Daher (1260-1277) a été l'un des plus actifs ; après avoir battu les Mongols à Ain Djalout (Palestine) en 1260, il vaincra Saint Louis (1271) ; il arrive en Égypte en 1230, comme jeune esclave « soldé », car affecté d'une cataracte, il a été vendu à bas prix ; il tue le régent Qoutouz en 1260, et, pour légitimer son régime, il accueille le dernier membre de la famille des califes abbassides décimée dans la prise de Bagdad par les Mongols (1258), Al Motassem.

Ce dernier sera chargé de l'orthodoxie de l'Islam, aidé par les cadis (juges) suprêmes des quatre rites. Baïbars va créer les relais-postes de chevaux et utiliser les pigeons voyageurs pour les relations avec la Syrie qu'il aura dotée de châteaux-forts.

Il ouvre à nouveau au culte la mosquée d'Al Hakem et édifie sa propre mosquée-madrassa. Sa vie picaresque a fait l'objet d'une épopée populaire, traduite en français, sous le titre de « Roman de Baïbars », où il apparaît comme une sorte de Mandrin, vengeur des déshérités.

Son successeur Qalaoun (« le canard » en turc) qui rappelait qu'il avait été acheté pour son physique pour la somme de mille dinars, d'où son surnom d'Al Alfi (« le millier ») écarte les enfants de Baïbars, et va être le seul à fonder une dynastie puisque ses fils et ses petits-fils règneront jusqu'en 1382.

Son premier fils règne de 1290 à 1293 et prend définitivement Acre aux Francs ; son deuxième fils va rester au pouvoir jusqu'en 1341, avec quelques interruptions. Il terminera la mosquée commencée par son père dans la Citadelle (1355).

Il enrichit beaucoup le pays avec le commerce des épices avec l'Inde, et en 1322, ayant signé la paix avec les souverains mongols de l'Iran, il fait venir un certain nombre d'artistes iraniens au Caire qui ajouteront des motifs architecturaux persans aux édifices sacrés et profanes.

En 1324, il fait recreuser le canal (qui remontait au pharaon du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. Nechao et transportait l'eau à Suez) au niveau de l'île de Rodah. Le début des crues annuelles du Nil ayant lieu le 17 juin, le «khalig» sera ouvert chaque année autour du 30 juin afin de recevoir l'eau du fleuve, qui devait rester claire jusqu'en novembre.

En 1312, l'aqueduc de 3 400 m de long et de 300 arches, apportant l'eau à la citadelle (on en voit encore quelques restes) était terminé, tandis que 12 000 chameaux et 30 000 mules transportaient quotidiennement l'eau dans la cité.

C'est le 7<sup>e</sup> de ses 8 fils régnants, Sultan Hassan (1354-1361) qui bâtit la si belle mosquée qui porte son nom. Le sultan Barqouq (1381-97) fera appel à des Circassiens, il construira une madrasa imposante (1386). Son fils Farag (1397-1418) aura négocié avec Tamerlan (1405), qui se trouvait à Alep. Après eux, le désordre s'installe.

Au xv<sup>e</sup> siècle, Quït Bey (1468-1496) aura un long règne pour l'époque ; Bellini vint en Égypte pour le peindre ; ses revenus de la vente des épices indiennes lui permettaient de vivre fastueusement ; il arrivera à contenir les Turcs qui essayaient de s'emparer de l'Égypte, mais pas les épidémies de peste, dont celle de 1477 fit deux mille victimes parmi les Mamelouks.

De 1501 à 1516, le Sultan Qansouh Al Ghouri, ancien mamelouk de Quït Bey, contemporain de Henry VIII, sera le dernier grand constructeur de cette époque. Les deux mausolées qu'il se fit bâtir ne pourront recueillir sa dépouille, disparue dans l'affrontement avec les Turcs en Syrie. Le dernier sultan mamelouk, Al Ashraf Toumanbey sera pendu pas les Ottomans à la porte de Bob Zoueïla en janvier 1517, tandis que 800 mamelouks seront décapités ; ils avaient eu le tort de négliger l'usage de l'artillerie, indigne, disaient-ils de leur témérité.

Le Caire devient, malgré les faiblesses d'un tel régime, une ville qui sur le plan international, joue un grand rôle. Économiquement stable, l'Égypte vend des denrées précieuses, le sucre, le baume (considéré comme médicament, aujourd'hui on parle de « baume du tigre »), les épices. Léon L'Africain, au début du xvi<sup>e</sup> siècle décrit la capitale comme florissante ; Ibn Khaldoun s'extasie : « Celui qui n'a pas vu Le Caire ne connaît pas la grandeur de l'Islam ».

L'historien Maqrizi décrit l'édification d'un complexe commercial et locatif : « L'émir construisit un *funduq* d'une superficie immense qu'il entoura de magasins... Son aspect avait de quoi émerveiller. Les étages supérieurs comprenaient trois cent soixante appartements que j'ai connu tous occupés : on pouvait évoluer le nombre des locataires à environ quatre mille personnes, hommes et femmes, enfants et adultes ».

C'est la découverte du contournement de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance, due aux Portugais, en 1498, qui donnera un accès direct aux productions indiennes et contribuera à l'affaiblissement du régime mamelouk.

Les Mamelouks, d'origine souvent chrétienne ou chamanique, eurent à prouver leur islamité et encouragèrent l'enseignement des sciences islamiques. 40 mosquées sont construites entre 1320 et 1360. Ils créent des « Khanqah », sorte de couvents pour chercheurs soufis mais dispensant en même temps l'enseignement de la Charia sous la direction d'oulémas orthodoxes ; Des intellectuels musulmans, attirés au Caire par la piété ambiante, viennent d'Andalousie, du Maghreb, de Palestine, de Syrie, d'Afghanistan, de Perse, surtout au xiii<sup>e</sup> siècle sous la pression des Mongols. Les professeurs à El Azhar ne sont pas payés, mais ils peuvent être engagés comme copistes ou employés dans des établissements religieux.

En même temps, les non-musulmans locaux sont maltraités. En 1319 et 1320 des massacres généralisés conduisent à des conversions massives forcées. En 1354, on saisit 25 000 feddam (12 000 ha) de terres cultivées appartenant à l'Église Copte.

Les Mamelouks sont d'ailleurs partagés entre deux vécus de l'Islam : leur compagnonnage de promotion les conduit vers un compagnonnage spirituel, encouragé par les soufis qui développent les rituels initiatiques des confréries, les Chaziliyya, d'origine marocaine ou les Rifaiyya venant d'Irak. Plus tard, les Bektachis, turcs chamanes, précéderont les Ottomans et apporteront à l'Islam populaire égyptien une coloration turco-persane. Éric Geoffroy a traduit les « Mémoires » d'Ibn Atallah qui rapporte les faits et gestes de son maître Aboulabbas El Morsi, marocain qui deviendra le saint patron d'Alexandrie (*cf infra*).

La richesse spirituelle du Caire attire ainsi de nombreux mystiques étrangers. De plus coupables pratiques sont introduites dans ces milieux, comme la consommation de haschich introduit en Égypte en 1221 par un cheikh persan Haydar, sorte de soufi errant, qu'on appelle « qalandar » (du nom de la ville indienne d'où ils partirent).

Également les « Malamati » ou « hommes du blâme » qui ont des attitudes provocantes pour masquer leur recherche de Dieu. Ainsi ascètes ou « possédés » forment les deux types de sainteté répandus dans Le Caire de l'époque. Le soufisme hétérodoxe se répondra dans la population égyptienne, contribuant à lui donner une certaine tolérance.

### 5. Régime ottoman (1517-1810)

64 ans après s'être emparés de Constantinople (1453), les Turcs, et à leur tête, le sultan Selim, occupent l'Égypte. Le sultan ottoman découvre au Caire le dernier descendant des califes abbassides, Mohamed Mutawakil, qui servait de garant religieux au régime mamelouk. Il l'emmène avec lui à Brousse et se fait céder ses droits héréditaires, en échange de quoi, il l'autorise à regagner l'Égypte où il mourra, retraité, en 1538.

Les Turcs réalisèrent donc une opération qui allait consolider leur régime beaucoup plus tard ; en effet, la tradition sunnite stipule que le califat ne peut appartenir qu'à un membre descendant de la tribu des Qoreïchites, ce qui n'était pas le cas de la dynastie ottomane, mais en se faisant léguer l'autorité morale du calife officiel, les ottomans ajoutaient à leur titre profane de Sultan, la charge religieuse de contrôleur (sacré) de la religion. Le mamelouk Baïbars n'avait pas osé aller si loin.

Le successeur Suliman institutionnalise une triarchie dans le gouvernement par délégation de l'Égypte ; le Pacha (il y en aura 183 de 1517 à 1798) n'a que des pouvoirs civils, et n'a pas autorité sur l'Agha des Janissaires, qui recueille les pouvoirs militaires, tandis que la collecte des impôts envoyés à La Porte est confiée à un troisième responsable, le Ketkhouda, pour les finances. Ce *triumvirat*, s'il pouvait empêcher un *pronunciamento* créait une faiblesse structurelle dans l'administration du pays.

D'autant plus qu'une grande partie des mamlouks se rallia au nouveau régime ; leurs émirs, auxquels on confia collecte des impôts dont ils conservaient les deux-tiers, continuèrent à acheter des mamelouks dans leurs milices. Comme les Janissaires et les Azabs, autre corps turc, logeaient dans la citadelle et étaient constamment en mauvais termes, les Mamelouks prenaient parti pour les uns ou pour les autres dans de véritables batailles de rues.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'anarchie régna pratiquement de 1754 à 1792, et le consulat français du Caire pour des raisons de sécurité fut transféré à Alexandrie. En 1760, un mamelouk circassien, Ali Bey le Grand, prend le pouvoir, monopolise le blé, envahit la Palestine, occupe Jeddah et La Mecque ; il est assassiné en 1772, mais remplacé par un clan rival. Volney les dépeint ainsi : « Leur réunion est un attroupement, leur marche une cohue, leur combat un duel, leur guerre un brigandage.

Dans les démêlés des Mamelouks, le peuple n'est jamais qu'un acteur passif ». Les beys se faisaient payer un salaire de 400 000 paras, l'achat d'un mamelouk se montant à 20 000 paras ; lorsque 29 mamelouks furent capturés par les troupes françaises en 1798, 13 étaient circassiens, 8 géorgiens, 3 abkhazes et 5 russes.

Dans ces conditions, la population stagnait dans une situation misérable. Et pourtant, quelques Égyptiens firent fortune, soit des commerçants de café jusqu'en 1750 (lorsque les Antilles exportèrent leur propre café), d'épices ou de textiles, soit des Oulémas, souvent affiliés à des confréries, et qui, devenus propriétaires terriens, parfois notables locaux, joueront un rôle, sinon politique, du moins social. Ils seront remarqués par Bonaparte qui les appellera comme conseillers, ainsi du cheikh d'El Azhar, Hassan Al Attar.

### 6. Règne de Mohammed Ali (1805-1849)

Nous examinerons un peu plus loin dans la partie consacrée aux relations franco-égyptiennes l'intermède de l'occupation française (1798-1801). Après le départ du corps expéditionnaire, une période d'anarchie s'installe jusqu'à ce qu'un officier albano-turc redresse la situation.

Mohamed Ali qui servait comme commandant en second des Janissaires, se fait nommer Pacha d'Égypte. Il se rend compte qu'il faut éradiquer les Mamelouks ; il s'approprie donc toutes les terres du pays dès 1805 et s'oriente vers l'exportation des produits agricoles (blé, coton, indigo, tabac...), ce qui lui permet de se constituer une armée disciplinée, ayant enrôlé les 800 soldats français qui n'avaient pas quitté l'Égypte en 1801 et s'étaient mis au service des beys mamelouks.

Des travaux d'irrigation menés par des ingénieurs étrangers, bonifient les terres et leur font donner trois récoltes par an. Des usines de savon, de papier, de textiles, des arsenaux sont construits, tandis que les paysans sont écrasés d'impôts, quand ils ne sont pas pris à vie dans l'armée.

Le Pacha fait construire le Palais Gawhar (1814) et un « Harem » (1827) dans la Citadelle pour sa nombreuse famille (84 enfants). Libéral envers les Chrétiens, en ré-autorisant les cloches d'églises de sonner (interdit depuis 640 ans), il s'appuie sur les Oulémas d'abord pour contrebalancer la force des Mamelouks (jusqu'en 1811), et pour participer à la création de cadres de l'administration.

On sait qu'il ne réussit pas dans sa politique extérieure, l'Europe, à part la France, ne souhaitait pas voir l'Empire ottoman aux mains d'un homme fort . Il n'aura pu obtenir que de fonder une dynastie de pachas gouvernant l'Égypte mais dans la mouvance de l'Empire ottoman.

### 7. Dynastie de Mohammed Ali (1849-1952)

Mohammed Ali avait, en confisquant l'ensemble des terres, pu assurer à son pays des revenus nationaux qui lui permettaient d'amorcer l'industrialisation et les grands travaux d'infrastructure portant sur l'irrigation, les communications, et les aménagements portuaires. Il n'en fut pas de même de ses descendants à partir de 1854.

Que ce soit Saïd Pacha (1854-1863) ou Ismaïl Pacha (1863-1879), qui acheta très cher le titre de « Khédivé » (vice-Roi dans la hiérarchie administrative ottomane), et dont la liste civile (700 000 Livres Sterling par an) était le double de celle de l'Impératrice Victoria, ils empruntèrent à l'étranger à des taux souvent usuraires. Lorsque le Khédivé Ismaïl dut vendre ses parts du Canal de Suez à la Grande-Bretagne, il n'en retira que 4 millions de livres alors que le pays avait 6 millions de dettes extérieures.

Ainsi la modernisation assez rapide de l'Égypte dans le domaine de l'urbanisation, entre autres, conduisit à la banqueroute. En 1876, un *condominium* franco-britannique était mis en place pour contrôler les finances de l'État ; en 1879 la Grande-Bretagne faisait remplacer le Khédivé par son fils Tewfiq.

Cette main-mise étrangère entraîne bien sûr des réactions nationalistes ; dans une répétition du coup d'état de 1952, un groupe d'officiers avec le Général Orabi s'impose au gouvernement, entraînant des troubles à Alexandrie, où en juin 1882, 50 européens et 3 000 Égyptiens sont tués ou blessés ; la flotte britannique bombarde et investit la ville, et l'armée anglaise occupera l'Égypte jusqu'en 1947, voire 1954 sur le Canal de Suez.

Le régime politique se transforme en protectorat de fait; le consul général britannique devient un proconsul qui intervient dans la politique interne égyptienne, Lord Cromer, durant 24 ans de 1883 à 1907, Lord Kitchener de 1907 à 1914. En 1892, le jeune Abbas Hilmi II, 17 ans, succède à son père, il est lié au jeune nationaliste Mustapha Kamel qui s'appuiera sur un groupe de soutien français (*infra*), mais il sera déposé en 1914.

De 1914 à 1917, son oncle Hussein Kamel le remplace avec le titre de « Sultan ». En 1917, à sa mort, le frère de ce dernier, Fouad, règne à son tour de 1917 à 1923, comme sultan, titre qu'il transforme en « roi », l'Égypte ayant été proclamée officiellement indépendante en 1922.

Ce règne ou celui de son fils Farouq (1936-1952) seront marqués par la lutte entre nationalistes (Saad Zaghloul jusqu'en 1927 et son parti du Wafd avec Mustapha Nahas et Makram Obeyd) et pro-britanniques, orchestrée par le Palais.

Le roi Farouq doit abdiquer en 1952, sous la pression des colonels Neguib et Nasser, laissant son fils de quelques mois souverain nominal d'Égypte jusqu'à ce qu'en juin 1953, le nouveau gouvernement de militaires abolisse la dynastie (148 ans) de jure.

En 1979, la princesse Fadila, épouse du jeune Roi Fouad II vient de donner naissance à un fils, Mohammed Ali, en Égypte, et Fouad II est autorisé à venir en juin 1991 assister au mariage de son demi-frère au Caire, où la foule lui marque son estime et intérêt.

### 8. Le régime militaire républicain (1952-...)

Depuis la prise de pouvoir du colonel Nasser (1952-1970) qui jouit d'un grand prestige auprès des pays du Tiers Monde, l'armée n'est plus rentrée dans les casernes et aucun président civil n'a plus été élu. Le président Sadate (1970-1981) neutralise les forces de Gauche et pour cela s'appuie sur la Droite, voire l'extrême Droite (les Frères Musulmans) islamique.

Cela ne l'empêchera pas d'être victime d'un attentat de la part d' activistes dont la surenchère est toujours d'actualité. Le président Moubarak, officier supérieur de l'aviation, dirige l'Égypte depuis 1981 ; aucune personnalité civile ne semble, ni dans le parti majoritaire qui le soutient au pouvoir, le Parti National Démocrate, ni l'opposition libérale, être un concurrent. Après sa quatrième réélection pour 6 ans, il deviendra le dirigeant resté au pouvoir le plus longtemps depuis Mohamed Ali.

## Les lieux

### 1. Le Caire

Pendant plusieurs mois de 2001 (du 2 mai au 2 juillet), Le Caire et Paris se sont rapprochés ayant comme objectif de mettre en valeur les lieux culturels de l'Égypte et de la France rappelant les propos du journaliste égyptien Marius Schmeil qui disait en 1940 «Le Caire c'est le Paris de l'Afrique, la ville Lumière de l'Orient».

Non seulement les problématiques scientifiques concernant la mégapole cairote mais grâce à TV5, les 28 et 29 avril derniers, 24 heures de documentaires, reportages, interviews permirent de se familiariser avec la culture musicale, littéraire, folklorique d'un peuple dont le voyageur français Balthasar de Monconys, qui le découvrait en 1647, écrivait : «J'admire les vertus morales parmi ce peuple qu'il serait à souhaiter que tous les Chrétiens eussent».

Une table ronde tenue le 01.06.2001 au Louvre attirait l'attention sur «Le Caire fatimide», riche de plus de 400 monuments de toutes les époques du x<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècles, lieu d'une multitude d'activités et d'un important dynamisme économique, et qui nécessite d'urgence une coopération dans tous les domaines, coordonnée et globale, afin de protéger et de sauvegarder son exceptionnelle richesse.

L'écrivain Gamal Ghitany, disciple du Prix Nobel Naguib Mahfouz, né dans le Saïd, et qui a vécu depuis la petite enfance dans le quartier fatimide du Caire, Gamaliya, parlait le 13.06.2001 au Centre Culturel Égyptien de Paris, de son intimité avec sa ville, toujours présente dans ses œuvres : « Lorsque je veux voir Le Caire et le monde, je monte sur la Citadelle ; je vois au Sud-Ouest Fostat et ses églises coptes, les pyramides de Guizah pharaoniques, à l'Est, le Moqattam, la Cité des Morts, le désert, au Nord les mosquées qui s'égrainent le long de la Moezzeddine Billah, c'est à dire le passé et le présent réunis à partir de ce point d'observation multiséculaire ».

Les réflexions d'un romancier brillant et indépendant d'esprit illustrent les caractéristiques de ce pays aux univers séparés par le temps mais unis dans un espace commun. C'est pourquoi pour tous les Caiotes, leur ville sensibilise aux cultures locales diversifiées et étrangères.

Le père Teilhard de Chardin, qui enseigna les sciences au Collège jésuite de Faggala de 1905 à 1908, constatait dans une de ses lettres : « Le Caire est resté absolument arabe à côté de la civilisation qui s'est juxtaposée aux vieilles mœurs » ; d'où le fait que cette ville est la métropole d'une aire internationale, le monde arabe, et une partie du monde musulman ; aucune ville

arabe ne soutient la comparaison avec elle pour le nombre d'habitants, la densité et la richesse monumentale et historique.

Le Caire se taille également une place de choix dans les domaines cinématographiques (50 longs métrages annuels), universitaire (public, privé, confessionnel), l'édition (après Beyrouth)... Mais tout cela a un prix. La municipalité du Caire n'a été créée qu'en 1949 ; auparavant c'était le pouvoir central qui gérait les problèmes urbains. Or en 1906, la ville avait 800 000 habitants. Aujourd'hui l'écart entre les 400 000 naissances et les 100 000 morts annuels laisse 300 000 administrés de plus chaque année.

Les équipements urbains, souvent remontant à 1930 ou 1940, dans les domaines de l'eau, l'assainissement de la voirie, ne sont pas en état de marche ; 50% des logements ne bénéficient d'ailleurs pas et il manque un million d'unités d'habitation. La densification dans les quartiers de la ville (un million d'habitants) atteint 2500 habitants à l'hectare et 11 locataires par pièce. Faute de solution, on légalise les constructions hétéroclites illégales qui ont poussé sur des terrains municipaux ou privés sans autorisation.

C'est pourquoi on vit dans la « Ville des Morts » ! Existe-t-il des solutions à cette extension toujours renouvelée (26 500 ha en 1997, 45 000 en 2000) ? Des superficies viabilisées sur le désert depuis 10 ans sont plus étendues que ne l'était l'agglomération du Caire en 1990, mais les villes nouvelles, à 50 km du centre, et qui devaient accueillir entre 500 000 et 1 million 500 000 habitants chacune, n'ont pas maîtrisé les problèmes d'alimentation d'eau, de transports et même du prix des logements (1/3 des locataires dans l'ensemble du Caire n'est pas en mesure de payer un loyer).

Quant à la pollution due à 1 300 000 voitures roulant quotidiennement dans les 260 km<sup>2</sup> cairotes, elle accroît les allergies et les maladies respiratoires. Quant au bruit qui dépasse souvent les 100 décibels, il rend sourd. Comment résoudre de tels problèmes ? Il est utile de les avoir à l'esprit quand on visite une telle ville-musée...

#### a. Le vieux Caire

Paradoxal que d'employer la terminologie « Le vieux Caire » dans la mesure où Le Caire ne date que de 969 et qu'il a été fixé dans une agglomération située plus au Nord et toujours parallèle au Nil. D'ailleurs la mégapole d'aujourd'hui (50 km du Sud au Nord) est issue des continus déplacements vers le Nord de lotissements évoluant dans un site reconnu depuis l'Antiquité comme favorisant les échanges avec la Syrie et le Maghreb ; sur la rive droite du fleuve, le quartier de Djebbel Moqattam conduit sans difficulté vers la plaine fluviale, par où on accède à la Haute et Basse Égypte.

Chaque régime politico-dynastique déplacera le port, la ville qu'il dessert, depuis l'époque pharaonique, Babylone ou Babel du nom des prisonniers mésopotamiens fixés vers l'an 2000 av. J.-C. En face de Memphis (Bedrechein aujourd'hui), puis Fostat (*Fossatum*) où se trouve une citadelle byzantine, puis après l'invasion arabe, ce même Fostat devenant en s'agrandissant au Nord Al Askar (militaire, « lascar » en français) sous les Abassides, Al Qataï avec les Toulounides.

La première mosquée que crée Amr Ibn Elas, le conquérant musulman en 660, ressemble, en modestie, à celle de La Mecque. Puis en 711, elle est agrandie, mais de son état initial, peu de vestiges seront conservés. Le phare d'Alexandrie aurait inspiré le minaret (qui était inexistant en Arabie à l'époque). Très rénovée par le Mamelouk Mourad du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est en train d'être restaurée une nouvelle fois, et cela depuis 1997.

Autour, on a entrepris les fouilles de maisons de l'époque ommeyyade (660-750) depuis 1965. La chronologie des strates va de la conquête à la fin du XI<sup>e</sup> siècle, depuis les tentes des Yéménites envahisseurs jusqu'à l'érection de larges maisons disposant de cours, on voit l'augmentation de la population par des éléments locaux coptes.

Mais en 750, à l'effondrement du califat ommeyyade, le nouveau gouverneur abbasside crée une zone résidentielle à Al Askar, faubourg Nord de Fostat, dont on a retrouvé des tombes monumentales sous forme de «villas funéraires», disposant de canaux mais aussi de bains qui ont beaucoup servi.

Ces édifices étaient entretenus, on y renouvelait fréquemment les dallages de pierre, on disposait du limon dans les jardins des cours, qui soutenaient un bassin. A la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les troubles de succession à Bagdad entraîneront le pillage de la cité.

En 870, le gouverneur abbasside Ibn Touloun déplace une nouvelle fois la capitale provinciale vers le Nord et la nomme «Al Qataï» («Les fiefs»). Elle est située sur le Mont Yachkour (40 m d'altitude), et comme Ibn Touloun veut créer sa propre dynastie, et fait construire une mosquée de prestige.

Très vaste ensemble, dominé par un minaret hélicoïdal (escalier extérieur) inspiré du célèbre Malwiya de Samarra, alors capitale abbasside. Ainsi des éléments architecturaux mésopotamiens vont se superposer aux éléments coptes conservés dans l'architecture islamique de l'époque. Ce minaret, influencé comme son modèle iraquien construit en 836, par les «ziggourat» stylisées dans la Tour de Babel aura une incidence sur la pictographie européenne médiévale qui représentera dorénavant (on compte 600 tableaux consacrés à la Tour de Babel) l'escalier comme extérieur, alors qu'à Babylone, l'escalier de la ziggourat était intérieur.

Quant à l'art monumental religieux égyptien, il sera désormais empreint de tous les éléments décoratifs de cette mosquée, les merlons festonnés et ajourés au haut des murs extérieurs, le style des mihrabs les rangées d'arcades notamment dans la partie Est, indiquant la «qibla». À côté de la mosquée, le mausolée d'une fille d'Ali, Houqiyya, date de 1133 ; comme Zeynab ou Nafissa, elle est considérée comme protectrice de la ville. Le «mihrab» en bois a été déposé au Musée islamique.

Lorsque le successeur du dernier calife abbasside, tué en 1250, sera accueilli au Caire, le Sultan Baïbars l'installera dans un palais proche de Ibn Touloun.

#### **b. La rue Moessedine Billah**

Le deuxième quartier médiéval du Caire est parcouru par la longue rue de Moezzedine Billah de six kilomètres. Véritable musée à ciel ouvert du patrimoine monumental islamique. Comme l'ancien quartier du Marais à Paris des années cinquante, des constructions de tous les siècles s'y succèdent dans le désordre, ateliers et entrepôts, immeubles communautaires à loyer modeste, et bien sûr bâtiments sacrés des époques fatimide, ayyoubide, mamelouk et ottomane.

Parcourir ce quartier à pied est nécessaire, puisqu'il faut s'arrêter constamment devant de précieux témoignages de pierre, mais pas facile, puisque successivement, on y traverse les souks de coton, des épices, des bijoux (Khan Khalil n'est pas loin) et des parfums. Le quartier paupérisé, empoussiéré, est très fréquenté par les Cairotes qui tout en s'y habillant à bon marché, recherchent les forgerons, les étameurs, les rôtisseurs, les luthiers, les fabricants de narghilés ou même de tarbouches (les commandes viennent des théâtres et du cinéma).

C'est également là que se déroulent des «nuits de Ramadan», encore semblables à la description réaliste de Gérard de Nerval, pendant le mois de jeûne. Danseurs extatiques, amateurs joyeux de café et de kebabs, écrivains en quête de nouvelles ou scénaristes se retrouvent de 20 h à 5h du matin dans les cafés, dont l'œuvre du prix Nobel égyptien de 1988, Naguib Manfouz, le « Zola du Nil » parle, comme le café Fichawi, aux miroirs délicieusement rétros.

Depuis plusieurs années, le Département des Antiquités Islamiques et Coptes essaie de restaurer les monuments divers avec la participation d'archéologues français et allemands, la fondation Agha Khan pour la conservation archéologique ; mais on ne peut pas transformer tout en musée, parce que cet espace de 140 hectares est urbanisé de la manière la plus dense, et cette entreprise esthétique gêne résidents, commerçants, grossistes, détaillants ou simples locataires, dans leurs activités quotidiennes.

Nous allons essayer d'examiner les bâtiments de cette rue prestigieuse, où chacun des responsables politiques a tenu à apporter sa propre contribution sous forme de mosquée, mausolée, de madrasa, de fontaine publique (« sebil » qui a donné le mot français « sébille » car il s'agissait d'offrir de l'eau à une population qui en manque souvent atrocement), de caravansérail, ou de propre palais.

C'est donc la dynastie fatimide qui construit Le Caire au Nord des villes qui l'ont précédées, Babylone, Fostat, al Qataï, sur un axe Nord-Sud, parallèle au Nil mais éloigné de 2 km à cause des inondations annuelles. Les murailles septentrionales demeurent encore aujourd'hui, restes de l'enceinte fortifiée entre 1087 et 1091 par le premier ministre Badr Jamali, d'origine arménienne.

Les portes de la Victoire (à l'Est) et des Victoires, soit Bab el Nasr et Bab el Foutouh, dont on remarque l'influence architecturale byzantine donnent sur la Rue Moezzedine Billah qui va gagner l'université d'El Azhar, traverser la porte Zoueïla et conduire jusqu'à la Citadelle. C'est par cette artère que passaient les grands cortèges, notamment au moment du départ et de l'arrivée de la caravane annuelle de pèlerinage ou lorsque les sultans, les califes, les pachas prenaient leurs fonctions.

Adossée à la muraille, la mosquée al Hakem fut commencée par le calife Al Aziz Billah en 990 et terminée en 1012. La dynastie fatimide, de rite ismaélien (chiite hétérodoxe) venait de Tunisie où elle avait créé Mahdiya. Le minaret est, à l'image de celui de Kairouan, dont on dit que le modèle était le phare d'Alexandrie (visible jusqu'au XIV<sup>e</sup> s.). Emplacement symbolique puisque la caravane du pèlerinage s'y recueille avant l'épreuve de la route.

Lorsque Saladin conquiert l'Égypte, en bon orthodoxe sunnite, il fit abandonner cette mosquée ismaélienne (comme celle d'El Azhar d'ailleurs). C'est le sultan mamelouk Baïbars qui la relèvera de ses ruines (dus aussi au terrible tremblement de terre de 1303) et la rendra au culte (l'armée de Bonaparte l'utilisa comme casernement).

Marginalisée par sa situation, cette mosquée fut récemment restaurée par les Bohras ismaéliens qui se réclament de l'Agha Khan qui en ont fait un lieu de pèlerinage discret sous les yeux inquisiteurs du personnel religieux et des voisins sunnites convaincus. À Assouan, le mausolée du grand père actuel de l'Agha Khan rappelle que cette communauté reste attachée à l'Égypte à cause de cette époque là.

Un peu plus au Sud, la mosquée al Aqmar a été édifiée en 1125 ; dont la façade, une des plus anciennes conservées au Caire, présente une belle rosace encadrée par des niches en forme de coquillage d'influence persane. On y trouve également l'ébauche de stalactites, et on y voit à l'aise la symbolique cosmogonique ismaélienne.

C'est naturellement la mosquée Al Azhar qui est restée célèbre comme centre d'enseignement musulman international. Par allusion au surnom de la fille du Prophète Fatima, « Zahra » qui veut dire fleur, cet établissement s'intitule « Les Fleurs ». de la connaissance initiatique bien sûr, telle que la concevaient les encyclopédistes ismaéliens du X<sup>e</sup> siècle. Disposés sur un hectare, les bâtiments ont été constamment réaménagés.

La première prière publique eut lieu le 22 juin 972 et la «Khoutba», le sermon solennel officiel du vendredi y fut désormais prononcé comme dans les mosquées d'al Hakem, Amr Ibn El As et Ibn Touloun. Détruite par le tremblement de terre de 1303, les minarets ont été reconstruits par Qaït Bey (1469), Al Ghouri (1500) qui a dédoublé le sien et Abderrahman Ketkhouda (1776). Devenue après sa réouverture par Baïbars un haut lieu de l'enseignement des sciences théologiques, selon les quatre rites, chaféite (égyptien), malékite (maghrébin), hanéfite (turc) et hambalite (wahabite), Al Azhar accueille de nombreux étudiants africains et asiatiques, logés en internat (*riwaq*) dont celui de Mohamed Bey Abou Dhab (1774) situé en face de la mosquée, et qui recevaient deux pains quotidiens.

Après avoir dépassé le mausolée al Ghouri (mamelouk), on découvre Bab Zoueïla, la porte du Sud fatimide.

Elle est flanquée de deux grandes tours, ornées de mosaïques et de calligraphies et au style architectural européen dans la mesure où l'architecte arménien venait de Syrie. De l'autre côté de la porte, la petite mosquée de Saleh Talaï (1160) est bâtie sur un soubassement dont les revenus (*Waqf*) permettaient l'entretien du sanctuaire.

Fondée pour y abriter la tête de Hussein, le petit fils du Prophète (elle serait en fait à la mosquée de ce nom en face d'El Azhar), elle présente une façade percée de cinq arcs persans, ressemblant à la mosquée Al Aqmar. La porte d'origine en bois plaqué de bronze est conservée au Musée islamique.

À l'époque ayyoubide (1171-1250), la mosquée-madrasa du sultan Al Saleh Najmeddine Ayyoub (1242-1244) frappe par l'élégance de son décor et représente un tournant dans l'architecture islamique car il s'agit de la première école qui enseignait les quatre rites vus plus haut.

Cet établissement, restauré récemment, se trouve en face de la mosquée Ibn Qalaoun et est reconnaissable à l'originalité de son minaret. Le tombeau du sultan fondateur est incorporé à l'édifice et constitue le premier exemple de complexe funéraire (les revenus de la madrasa servant à l'entretien du tombeau) qui sera constamment imité.

À peu de distance, l'axe est-ouest qui coupe le rue Moezzedine Billah, s'appelle le Mousky, du nom d'un des plus proches parents de Saladin, fondateur de la dynastie ayyoubide (*cf. supra*). L'art mamelouk (1250-1517) reproduit des modèles d'Asie centrale, d'Iran, du Caucase et même de Palestine franque, donc occidentalisée.

Ces esclaves éloignés de leur famille, de leur patrie, coupés de leurs racines, voulurent montrer leur supériorité héritée d'un désir de revanche, de compétition effrénée pour obtenir et conserver leur hégémonie sur un pays étranger. Les blasons du sultan, des notables, apparaissent sur les murs, tandis que les volutes du portail, sur le modèle des iwans persans, ornés de stalactites (mouqarnas) et l'alternance de pierres blanches et noires qu'ils appellent « ablaq » (couleur du cheval pie), montrent l'influence orientale asiatique. Les bâtiments civils et religieux de cette époque sont très nombreux dans le quartier. Nous en évoquerons seulement quelques-uns rénovés ces dernières années.

Le Palais Pachtak (1335) au Sud de la mosquée Al Aqmar présente un type d'habitat riche caractéristique du <sup>XIV</sup> siècle et donne sur la rue Moezzedine Billah. À l'Est de cette dernière, le « Khanqah » de Baïbars (1310), au minaret au sommet côtelé et qui a été célébré par un historien contemporain comme « entièrement bâti en pierre et les voûtes solides » est ce que l'on pourrait appeler un « couvent » confrérique.

Les Égyptiens alors, comme beaucoup de leur compatriotes aujourd'hui appartenaient à de corporations de métiers ou à des confréries initiatiques qui pratiquaient des exercices religieux et l'enseignement ésotérique.

Les émirs mamelouks étaient souvent affiliés à ces mouvements discrets, sinon secrets. Les bâtiments dont celui-là est un de premiers exemples, se multiplieront sous les Ottomans. Toujours à l'Est de la mosquée al Aqmar, nous voyons les madrasas de Tatar El Higa ziya (1347) et de l'émir Mithqal (1363) qui font partie de ces fondations scolaires pieuses destinées aux enfants du quartier où les étudiants plus avancés, comme celle du sultan Ibn Qalaoun (1296) ou du sultan Baïbars (1270) sur la Grand'Rue.

En face de la mosquée-madrasa du sultan ayyoubide al Saleh Najmeddine (déjà cité), Baïbars, un de ses esclaves turcs mamelouks, une fois hissé au pouvoir en 1279, fit construire un hôpital, une madrasa et un mausolée, qui serait entretenu par les revenus des deux premiers établissements. Le dôme repose sur un tambour octogonal qui rappelle la coupole du Rocher à Jérusalem.

Le voyageur français Belon du Mans décrit ainsi l'édifice, découvert deux siècles et demi plus tard : « Les murailles sont revêtues de marbre à hauteur d'un homme tout alentour des portes, des fenêtres, soit une lisière de plus d'un pied de large, faite de marqueterie, avec des nacres de perles, d'ébène, de cristal de marbre, de corail ».

Son fils en 1303 introduira dans la façade le portail de l'église de Saint-Jean d'Acre, pris aux Croisés. À quelques pas, s'ouvre le Khan el Khalili, édifié en 1400 par Charkass El Khalili, chef-écuyer du sultan Barqouq sur les tombeaux des Califes fatimides réprouvés.

En traversant le rue Est-Ouest al Azhar, on découvre un autre complexe encore plus diversifié, celui du sultan Al Ghouri, qui comporte une madrasa, un mausolée, une fontaine, une école, un caravansérail (repris par le Centre des Arts traditionnels qui y loge des artistes peintres dans leurs ateliers), et un hammam. La Mosquée (1504) et le mausolée ont souffert du tremblement de terre de 1993, mais ils viennent d'être restaurés, notamment le minaret à trois étages quadrangulaires, surmonté d'un quadruple clocheton.

Entre les mosquées Al Ghouri et Al Mouayed, un souq très fréquenté de vêtements bon marché anime le quartier jusque tard le soir. La mosquée Al Mouayed (1422) est une des mosquées les plus décorées intérieurement. Les deux minarets sont originalement juchés sur la Porte Zoueïla (cf *supra*). La porte de bronze a été enlevée à la mosquée du Sultan Hassan.

Puis, après avoir repassé cette porte, nous nous orientons par la gauche (Sud-Est), la rue Darb Al Ahmar, qui nous conduira à la citadelle ; nous y verrons successivement la mosquée Ahmed Mihmandar (1350), celle à portiques de l'Émir Maridani (1340), où une clôture en bois ajouré sépare la cour centrale de l'Iwan de la Qibla (niche tournée vers La Mecque pour l'orientation de la prière), puis la mosquée Ak Sunkour, dite « mosquée bleue », construite en 1346 par un Mamelouk d'Ibn Qalaoun et qui abritait une madrasa pour orphelins ; en 1652, un dirigeant turc Ibrahim Agha Mustahfazar la restaura, la tapissa de carreaux de faïence bleue (d'où son nouveau nom), et en fit son mausolée.

À côté, deux madrasas, celle de la mère du Sultan, Oumm Sultan Chaaban avec son beau portail à stalactites (1369), et celle de l'émir Khairbak (début XVI<sup>e</sup> s.) à la base de la coupole, c'est un système de formes pyramidales qui permet de passer du carré à l'octogone. Après la mosquée d'Alin Ak, dont le palais a été squatté par un marchand de boissons et des familles qui s'y logent, nous sommes proches de la Citadelle.

Cette époque raffinée a été évoquée par l'historien et sociologue tunisien Ibn Khaldoun, qui vivait au Caire en 1383 et y assurait la direction d'un Khanqah (cf *supra*) : « J'entrais dans la métropole de l'univers, le jardin du monde, la fourmière de l'espèce humaine, le portique de l'Islam, le trône de la royauté : ville embellie de châteaux et de palais, ornée de couvents et de collèges, éclairée par des lunes et des étoiles d'érudition ».

Les Ottomans s'installent en Égypte en 1517 et vont annexer le pays où ils maintiendront une présence de fait jusqu'en 1798, de droit jusqu'en 1914. Leur conquête va réintroduire les bains publics, hammams, qui avaient existé en Égypte dans l'antiquité pour des raisons sportives et curatives mais cette fois, ce sera pour des raisons religieuses.

Un hadith (apologue) du Prophète dit : « La propreté c'est la Foi ». Ce rituel d'essence religieuse conduira à l'ouverture de 1350 établissements de bains dans la ville. Il en reste 16 en activité dans les vieux quartiers.

L'habitation collective, incluant des commerces, des ateliers, des entrepôts et qui abrite sur plusieurs étages, des appartements identiques auxquels on accède par des escaliers extérieurs, à partir d'une cour et disposant de latrines à l'étage et de conduits d'aérations, était déjà, comme parfois sous la forme de « Khan » ou de « Wakala », connue à Damas ou à Alep. Elle était généralisée sous les Ottomans, d'autant plus comme l'a fait remarquer le Pr André Raymond, que les revenus vont à des œuvres religieuses (ou *Waqfs*).

Pour garder un peu d'intimité, voire de fraîcheur, on place des grillages en bois tourné que les Égyptiens appellent « machrabiyyé » (déformation de « moucharabiyyé »). On en voit un exemple à l'Ouest d'Al Ghouri, en descendant la rue Al Azhar, derrière une église orthodoxe établie (depuis les Fatimides) dans un petit quartier chrétien « Haret Al Roum » ; cet ensemble s'appelle Wakala Charabaï ; la façade est classée.

On trouve derrière la mosquée Al Aqmar la maison Radwan (1655), mais entourée d'une centaine d'ateliers de menuiserie, elle voit sa cour utilisée comme entrepôt. Déjà en 1998, un superbe immeuble de l'époque, le Moussaferkhana avait brûlé, mais les travaux de restauration ont été arrêtés par les locataires.

Une autre forme de l'édifice ottoman se retrouve dans le quartier ; on l'appelle Sebil (*cf supra*)-Kouttab (école) ; il s'agit de l'œuvre pieuse d'une personne fortunée qui construit une fontaine, surmontée d'une salle de classe, dont on devine l'intérêt pour le quartier. L'un des plus beaux, celui d'Abderrahman Katkhouda (1744) a été restauré récemment.

À proximité, la maison Souheïmi, du nom d'un cheikh connu du XVII<sup>e</sup> siècle, a été choisie pour être en amont d'un projet de rénovation de tout l'environnement, qui a intégré la remise à neuf du système d'égouts, de l'approvisionnement en eau et en électricité, la restauration et la peinture des façades de toute la ruelle, devenue voie piétonne. Cette manière de respecter les habitants du quartier simplifiera les problèmes.

En effet, la rue moezzedine Billah des Fatimides était à fonction politique, elle est devenue le centre de la vie économique ; le quartier a, en effet, un rôle essentiel de production. L'usure de ces quartiers n'avait fait l'objet d'aucune mesure. Lorsque le Khedive Ismaïl développe les nouveaux quartiers de l'Ouest, s'étendant jusqu'au Nil, l'Ezbekiyya entre autres, la ville ancienne fut sacrifiée.

De 1882 à 1927, la population y augmenta de 112 %. Les égouts réalisés en 1916 n'ont pas été rénovés. Or, le développement récent de petites industries dotées d'un équipement peu coûteux et produisant des biens de consommation courante, que les revenus de l'émigration ont permis de réaliser, a apporté des nuisances de pollution dues à l'accumulation des déchets et de fumées nocives.

Le prix du mètre carré atteignant 5 000 livres égyptiennes (10 000 Francs) dans un quartier insalubre facilite l'occupation du sol au maximum ; les locataires de ces «Waqfs» (fondations pieuses) ont l'usage des cours dans lesquelles ils multiplient les petites constructions en matériau léger. On voit bien que ce «conservatoire à ciel ouvert» risquerait de disparaître si des mesures législatives adéquates ne sont pas prises, à commencer par la limitation des naissances.

### c. La citadelle

Au débouché des rues Darb al Ahmar et Bab al Wazir qui prolongent vers le Sud la rue moezzedine billah, on parvient à la Citadelle, où logeaient 15 000 à 20 000 personnes. Inspirée par l'architecture des Croisés en Syrie, Saladin commença les travaux en 1166, qui furent terminés en 1207.

Ayyoubides, Mamelouks, Ottomans, puis Mohamed Ali y résideront, continuant, au fil des siècles, à embellir et bâtir ce grand espace de 2 km 700 de circonférence et qui surplombe Le Caire de ses 75 mètres pour le dominer ; elle n'eut jamais à prouver d'ailleurs qu'elle pouvait contenir des ennemis extérieurs, le cas ne s'était pas présenté.

De l'époque ayyoubide, il reste les murailles de base, le puits d'alimentation d'eau (1183) de 87 mètres de profondeur (niveau du Nil). Le Mamelouk Al Malek Al Nasser Ibn Qalaoun fit édifier (1334) une mosquée de taille importante à deux minarets. Devant le «Mihrab» (niche de la direction de La Mecque), d'énormes colonnes de granit rouge supportent une large coupole. Le marbre des sols fut emporté à Istanbul par les Turcs. Sur un sanctuaire fatimide dédié à un santan Sayyid Sariyya, le gouverneur ottoman Saliman Pacha édifia une mosquée entièrement recouverte d'un dôme comme sur les bords de la Corne d'Or.

Plusieurs officiers des janissaires s'y firent enterrer. Un «Khanqah» (bâtiment conventuel) fut ajouté pour permettre aux Turcs soufis de se rassembler. On sait que les janissaires étaient initiés dans l'ordre des Bektachis, créée par un Turc mystique Hajji Bekktash du début du XIV<sup>e</sup> siècle.

Mohammed Ali souhaitait construire une mosquée sur le modèle de celle de Nour Osman à Istanbul, pour affirmer son hégémonie sur l'Égypte et son autonomie vis-à-vis de la Sublime Porte. La hauteur de la coupole atteint 52 mètres et son diamètre 21.

Les deux minarets ont 85 m. de hauteur. Commencée en 1830, la mosquée devait être terminée en 1847, un an avant le décès du Pacha, qui y sera enterré. L'horloge de la cour fut offerte par Louis-Phillipe. Le fondateur de la dynastie albanaise se sera fait construire, à l'abri de la forteresse, le Palais Gawhara, devenu aujourd'hui musée.

À l'Est de la citadelle, le tombeau de Badr Al Gamali (*cf. supra*) construit en 1085, a servi de modèle à celui de l'Agha Khan à Assouan, sans doute parce qu'il rappelle l'art architectural fatimide, donc ismaélien.

À l'Ouest de la citadelle, sur la place de Roumélie, une des plus belles mosquées mamelouks est celle de Sultan Hassan, septième fils régnant de Ibn Qalaoun (1356-1359). Longue de 150 m, large de 68 m, haute de 38 m au-dessus du portail. Le vestibule précède un couloir doublement coudé comme dans une forteresse.

La cour intérieure est très vaste bordée aux quatre coins d'iwan séparés pour chacun des rites, car ce mausolée était une école théologique, qui logeait les étudiants. Un bandeau en stuc, dans l'iwan est, porte une inscription coranique en coufique fleuri. Le mihrab dressé entre quatre colonnes de marbre, est décoré en or.

La salle du tombeau est revêtue de marbre polychrome. L'aspect extérieur massif de l'édifice, l'épaisseur de ses murs, sa situation topographique, firent souvent utiliser cette mosquée comme forteresse dressée contre le pouvoir de ceux qui tenaient la Citadelle.

À proximité, la madrasa Sarghatmich, mamelouk de Sultan Hassan (1356), ressemble beaucoup dans sa disposition à la mosquée-mausolée de son maître. De plan cruciforme, elle est dotée d'un élégant minaret. Un peu plus loin, proche de la mosquée Ibn Touloun, deux maisons jumelées du XVII<sup>e</sup> siècle, dont l'une est crétoise («kritliyya» par référence à son propriétaire mamelouk), ont été agencées en annexe du Musée islamique, appelé du nom du dernier propriétaire britannique Gayer-Anderson. Bien réaménagée, la disposition intérieure montre bien la complexité de l'agencement interne de ces palais, lié à la nécessité constante de se défendre.

Au Nord de ce quartier, la grande mosquée, édifiée en 1711, agrandie en 1768 et presque entièrement reconstruite au XX<sup>e</sup> siècle, de Sayeda Zeinab, fille de l'Imam Ali, qui se serait enfuie en Égypte, est un grand centre de pèlerinage très fréquenté. Dans une ruelle qui donne sur la place, la maison d'Ibrahim Katkhoda Sennari, édifiée vers 1780, servit de siège à l'Institut d'Égypte (1798).

La ruelle s'appelle d'ailleurs «Monge», et l'Institut français d'Archéologie Orientale de la Mission Culturelle de l'Ambassade de France au Caire a beaucoup contribué à restaurer cette demeure. Un peu plus au Nord, place Bab El Khalq, le Musée d'Art islamique, ouvert en 1903, est particulièrement riche en objets de métal (lampes de mosquée particulièrement, en boiseries sculptées (chaires à prêcher, «minbar» et portes monumentales). L'orientaliste français Gaston Wiet y fut directeur de 1930 à 1952 et publia un excellent catalogue des précieuses collections.

#### **d. Le quartier d'Ezbekiyya**

L'Ezbekiyya fut longtemps un lac situé entre Le Caire médiéval et le Nil. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, fuyant la peste de l'agglomération urbaine, les chefs mamelouks installèrent des palais sur le lac. Bonaparte, à son arrivée, s'y installa, ainsi que l'État-Major et l'imprimerie.

Mohamed Ali devait relier ce quartier à la Citadelle par une rue à arcades à l'imitation de la rue de Rivoli et ses successeurs le firent pour El Azhar. Comme une route vers le Nord (Choubra, Matariya) avait été ouverte à la même époque, et vers l'Ouest, Boulaq, le port du Caire, l'Ezbekiyya devint le nouveau centre de la capitale.

C'est là que se construisirent les premiers hôtels (l'Oriental, le Shepherd), le premier opéra en 1869, pour y jouer *Aïda* à l'occasion de l'inauguration du Canal de Suez. La statue équestre d'Ibrahim Pacha du sculpteur français Cordier, l'auteur de celle de Mohamed Ali, sur la place des Consuls à Alexandrie, fut présentée à l'exposition des Beaux-Arts à Paris en 1872. Les khédives résidaient alors au palais d'Abdine (1880), résidence royale jusqu'en 1952.

Au Nord Ouest de l'Ezbekiyya, Boulaq, île rattachée à la rive orientale au XVI<sup>e</sup> siècle, devint la place de Fostat, le port du Caire. En 1568, la mosquée Sinan Pacha, et le hammam Sinaniyya adjacent, montrèrent que les Ottomans tenaient à ne pas s'éloigner de cet endroit stratégique, où Monconys, le Père Sicard (*cf. supra*) accostèrent, comme Bonaparte.

Paupérisé aujourd'hui, c'était un quartier d'immigrés italiens dans les années mille neuf cent quarante; Dalida y naquit. Plus au Sud, l'île de Roda, célèbre par son nilomètre (qui date de 751), était un lieu de casernes (les premiers Mamelouks) et de palais comme celui du prince Mohamed Ali, cousin du roi Fouad, qu'il construisit au début du siècle, fut loué assez longtemps par le Club Méditerranée. On y trouve aujourd'hui une galerie de portraits de la famille de Mohamed Ali et des tableaux sur la période khédiviale du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le Caire ne représente pas toute l'Égypte bien sûr, même s'il concentre du point de vue de la culture islamique, les témoignages les plus importants ; nous relèverons donc, dans ce cadre, quelques éléments provinciaux.

## 2. Provinces d'Égypte

### a. Alexandrie

Lorsque le premier gouverneur arabe d'Égypte, Amr Ibn El As (*cf. supra*), s'empare de l'Égypte en 639, il découvre dans sa capitale de l'époque « 400 palais, 400 théâtres, 400 thermes, 1200 marchands de fruits et de légumes » selon le rapport qu'il dresse à La Mecque. Sous Diodore, 300 000 citoyens et 300 000 esclaves peuplaient la cité. Au X<sup>e</sup> siècle, Fostat remplace Alexandrie pour l'entreposage des marchandises (l'exportation de lin était la plus considérable).

Aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, de nombreux Andalous se réfugient à Alexandrie. Des soufis viennent du Maghreb et à leur retour de pèlerinage s'y installent, notamment Aboul Abbas El Moursi, devenu le saint patron d'Alexandrie, dont la mosquée-mausolée, construite au XIII<sup>e</sup> siècle, est toute proche du port oriental, et du phare, à l'époque en ruines, comme le vit le grand voyageur marocain Ibn Battouta.

C'est près des fondations de cette merveille de l'Antiquité qu'en 1480 Qaït-Bey construit le fort toujours visible. C'est d'ailleurs à proximité de ces deux lieux que la nouvelle agglomération se développe, et que le consulat de France et le khan des Français seront installés au XVI<sup>e</sup> siècle.

En 1630, Alexandrie prend un nouvel essor dû au café du Yémen. En 1677, la mosquée et le sabil (*cf. supra*) d'Ibrahim Terbana sont construits ; ils seront rénovés en 1864.

En 1757, le complexe religieux de Abdelqader El Chorbagui est édifié toujours à proximité du port. Ce sont des lieux encore très fréquentés aujourd'hui. En 1770, des chrétiens syriens (grecs-catholiques) rachètent le fermage des droits du port que détenaient les juifs. Cette nouvelle communauté confessionnelle, jouera un rôle très important dans ce pays au XIX<sup>e</sup> siècle dans l'industrialisation, la presse (ils fondent le quotidien «Al-Ahram), les arts et la littérature.

Lorsque Bonaparte débarque, en 1798, la population n'est plus estimée qu'à moins de 10 000 habitants, du fait des avanies des Mamelouks et des épidémies redondantes de peste.

Le déplacement annuel pour les mois chauds du gouvernement de Mohamed Ali et de ses successeurs dans la «capitale du Nord», y transférera les luttes de pouvoir, notamment l'affrontement en 1881 d'Orabi Pacha, premier ministre nationaliste avec l'Angleterre entraînant la mainmise de ce pays en Égypte jusqu'en 1950. En 1937, sur 700 000 habitants, on comptait un tiers de non-Égyptiens (Européens et Levantins).

**b. Rosette (« Rachid »)**

Fondée par le calife abbaside Al Moutawakil au IX<sup>e</sup> siècle pour bénéficier de la navigabilité du Nil jusqu'à Fostat, Rosette assure au Moyen Âge un trafic portuaire important, notamment des dattes, très prisées en Europe. La ville marquera son apogée aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles en édifiant ces maisons caractéristiques en briques rouges et noires dotées de moucharabiehs.

La mosquée Zaghoul (XVI<sup>e</sup>) réunit deux édifices culturels, dont les 300 colonnes proviennent de sites antiques. C'est en 1799 que l'officier français F.-X. Bouchard découvre dans une assise de réemploi du fort une pierre sur laquelle une inscription trilingue sera déchiffrée par Champollion, et livrera le secret de l'écriture hiéroglyphique.

**c. Damiette**

Port situé sur la branche orientale du Nil, Damiette fut une ville marchande également très active, donc très fortifiée ; c'est là que sa flotte étant arrêtée par une chaîne sur le Nil et la résistance des habitants, Saint Louis échoua en 1250 dans son projet de s'emparer de l'Égypte. Il devait être emprisonné quelque temps à Mansourah (126 km du Caire), dans la maison d'un riche marchand Ibn Louqman, qu'on fait encore visiter. C'est par cette dernière ville, au XVIII<sup>e</sup> siècle, que transitait 12% des textiles importés de France. D'où les essais (infructueux) d'y installer à l'époque un vice-consulat.

**d. Tantah**

La ville très commerçante est un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés d'Égypte. C'est que le patron de la ville, Sayed El Badaoui, né à Fez, au Maroc en 1200 s'y arrêtera à son retour de La Mecque.

Très vite, sa sainteté attirera beaucoup d'adeptes et, à sa mort, un mausolée devenu aujourd'hui une très grande mosquée dont les trois coupes marquent sa tombe et celles de ses deux disciples Abdel et Megahed attire une foule considérable, notamment au moment de la célébration du « Mould » , date de l'anniversaire du saint. Une confrérie, la Badaouiah joue un rôle non négligeable dans les traditions populaires musulmanes nationales.

**e. Louxor**

L'Égypte méridionale ne dispose pas de lieux aussi prestigieux du point de vue de l'Islam, dans la mesure où elle concentra longtemps la communauté copte, et qu'elle était politiquement, voire économiquement marginalisée, avant l'arrivée du grand tourisme.

Néanmoins, à Louxor, dans le temple, au Sud de la ville, on peut voir, juchée au sommet des ruines, la mosquée des protecteurs de la ville, Aboul Haggag, qui jouit d'une grande dévotion locale, qui n'est pas sans rappeler, ce que l'on voit souvent dans ce pays, des coutumes pharaoniques, déjà reprises par les Coptes.